

tivité en nous, s'exprime spontanément par l'émerveillement. Et c'est dans l'émerveillement aussi d'une indéchiffrable beauté en soi révélée par l'être aimé, que l'homme connaît la femme aimée et qu'elle le connaît. Quand l'émerveillement en la chose explorée ou en l'être aimé est absent, notre étreinte avec le monde est mutilée du meilleur qui est en elle - elle est mutilée de ce qui en fait une bénédiction pour soi et pour le monde. L'étreinte qui n'est un émerveillement est une étreinte sans force, simple reproduction d'un geste de possession. Elle est impuissante à engendrer autre chose que des reproductions encore, en plus grand ou plus gros ou plus épais peut-être, qu'importe, jamais un renouvellement⁸ (34). C'est quand nous sommes enfants et prêts à nous émerveiller en la beauté des choses du monde et en nous-mêmes, que nous sommes prêts aussi à nous renouveler, et prêts comme instruments souples et dociles entre les mains de l'Ouvrier, pour que par Ses mains et à travers nous des êtres et des choses peut-être se renouvellent.

Je me rappelle bien que dans ce groupe d'amis sans façons qui pour moi représentait le milieu mathématique, à la fin des années quarante et dans les années suivantes, milieu parfois bruyant et sûr de lui, où le ton un peu péremptoire n'était pas si rare (mais sans qu'il s'y glisse pourtant une suffisance) - dans ce milieu il y avait place à tout moment pour l'émerveillement. Celui en qui l'émerveillement était le plus visible était Dieu-donné. Que ce soit lui qui fasse un exposé, ou qu'il soit simplement auditeur, quand arrivait le moment crucial où une échappée soudain s'ouvrait, on voyait Dieudonné aux anges, radieux. C'était l'émerveillement à l'état pur, communicatif, irrésistible - où toute trace du "moi" avait disparu. Au moment où je l'évoque maintenant, je me rends compte que cet émerveillement par lui-même était une puissance, qu'il exerçait une action immédiate tout autour de sa personne, comme un rayonnement dont il était la source. Si j'ai vu un mathématicien faire usage d'un puissant et élémentaire "pouvoir d'encouragement", c'est bien lui ! Je n'y ai jamais re-songé avant cet instant, mais je me souviens maintenant que c'est dans ces dispositions aussi qu'il avait accueilli déjà

⁸(34) L'étreinte impuissante

Le mot "étreinte" n'est nullement pour moi une simple métaphore, et la langue courante ici se fait le reflet d'une identité profonde. On pourra dire, non sans raison, qu'il n'est pas vrai alors que l'étreinte sans émerveillement est impuissante - que la terre serait dépeuplée sinon déserte, s'il en était ainsi au sens littéral. Le cas extrême est celui du viol, d'où l'émerveillement est certes absent, alors qu'il arrive qu'un être soit procréé en la femme violée. Sûrement l'enfant qui naît de telles étreintes ne peut, manquer d'en porter la marque, qui fera partie du "paquet" qu'il reçoit en partage et qu'il lui appartient d'assumer ; cela n'empêcher qu'un nouvel être est bel et bien conçu et est né. qu'il y a eu **création**, signe d'une **puissance**. Et il est vrai aussi qu'il arrive que tel mathématicien que j'ai pu voir empli de suffisance, trouve et prouve de beaux théorèmes, signes d'une étreinte qui n'a pas manqué de force ! Mais il est vrai également que si la vie de tel mathématicien est étouffée par sa suffisance (comme ce fut le cas dans une certaine mesure de ma propre vie, à une certaine époque), les fruits de ces étreintes avec la mathématique ne sont un bienfait pour lui ni pour personne. Et la même chose peut se dire du père comme de la mère de l'enfant issu d'un viol. Si je parle d' "étreinte sans force", j'entends avant tout l'impuissance à engendrer un **renouvellement** en celui qui croit : créer, alors qu'il ne crée qu'un **produit**, une chose extérieure à lui, sans résonance profonde en lui-même ; un produit qui, loin de le libérer, de créer une harmonie en lui, le lie plus étroitement à la fatuité en lui dont il est prisonnier, qui sans cesse le pousse à produire et reproduire. C'est là une forme d'impuissance à un niveau profond, derrière l'apparence d'une "créativité" qui n'est au fond qu'une **productivité** sans frein.

J'ai eu ample occasion aussi de me rendre compte que la suffisance, l'incapacité d'émerveillement, est dans la nature d'un véritable aveuglement, d'un blocage d'une sensibilité et d'un flair naturels ; blocage sinon total et permanent, du moins manifeste dans certaines situations d'espèce. C'est un état où tel mathématicien prestigieux se révèle parfois, dans les choses même où il excelle, aussi stupide que le plus buté des écoliers ! En d'autres occasions il fera des prodiges de virtuosité technique. Je doute pourtant qu'il soit encore en état de découvrir les choses simples et évidentes qui ont pouvoir de renouveler une discipline ou une science. Elles sont bien trop loin en-dessous de lui pour qu'il daigne encore les voir ! Pour voir ce que personne ne daigne voir, il faut une innocence qu'il a perdue, ou bannie... Ce n'est pas un hasard sûrement, avec l'accroissement prodigieux de la production mathématique en l'espace de ces vingt dernières années, et la profusion déroutante des résultats nouveaux dont se voit submergé le mathématicien qui voudrait simplement "se tenir au courant" tant soit peu, qu'il n'y a guère eu pourtant (pour autant que je puisse en juger par les échos qui me parviennent ici et là) de **renouvellement** véritable, de transformation de vaste envergure (et non seulement par accumulation) d'aucun des grands thèmes de réflexion dont j'ai été tant soit peu familier. Le renouvellement n'est pas chose quantitative, elle est étrangère à une quantité d'investissement, mesurable en un nombre de jours-mathématiciens consacré à tel sujet par tels mathématiciens de tel "niveau". Un million de jours-mathématiciens est impuissant à donner naissance à une chose aussi enfantine que le zéro, qui a renouvelé notre perception du nombre. Seule l'innocence a cette puissance, dont un signe visible est l'émerveillement...